DANIEL KEHLMANN

LE VOYAGE DU ST. LOUIS

(Die Reise der Verlorenen)

Traduit de l'allemand par
Juliette Aubert-Affholder

Création Contemporaine • Lorraine

EDITIONS DU BRIGADIER

La Deuxième Guerre mondiale n'a pas encore commencé. Des milliers de Juifs essayent de fuir l'Allemagne et les persécutions en embarquant à Hambourg sur le paquebot St. Louis, direction Cuba, où ils espèrent débarquer et trouver refuge. Malheureusement, ils vont se retrouver mêlés à des enjeux de pouvoir et de corruption qui les dépassent et qui vont reléguer les impératifs humanitaires au second plan.

Tous les personnages de ce périple ont vraiment existé et l'aventure du St. Louis est historique et parfaitement documentée. Mais la pièce est loin d'être seulement une leçon d'histoire. C'est aussi une fable universelle sur le sort des migrants et des persécutés de toutes les époques et de toutes les nationalités, confrontés à des dirigeants, des Etats et des organisations qui ont leurs propres priorités.

Daniel Kehlmann (né en 1975) est un écrivain germano-autrichien célèbre pour ses grandes fresques romanesques comme Les Arpenteurs du monde *ou* Le Roman de Tyll Ulespiègle, *toutes traduites par Juliette Aubert-Affholder, qui signe également la présente traduction. Sa production théâtrale est moins connue en France, alors qu'elle rencontre un grand succès dans les pays de langues allemande et anglaise.* Le Voyage du St. Louis *a été créé en 2018 au théâtre* Josefstadt, *à Vienne. Elle a été adaptée en anglais par Tom Stoppard et créée par la BBC en 2020. Les Éditions du Brigadier ont déjà publié, du même auteur,* Le Mentor *et* Un Réveillon de Noël.

Prix : 12,00 €
ISBN : 978-2-494702-30-1

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

Otto Schiendick, steward sur le St. Louis
Gustav Schröder, capitaine du St. Louis
Leo Jockl, serveur à bord du St. Louis

Fritz Spanier
Babette Spanier, sa femme
Aaron Pozner
Max Loewe
Elise Loewe, sa femme
Otto Bergmann
Charlotte Bergmann, sa tante
Max Aber
Renata Aber, sa fille aînée
Evelyne Aber, sa fille cadette
Marianne Bardeleben, une enfant un peu plus âgée que Renata

Le consul Holthusen, directeur de la compagnie maritime Hapag (dans le texte de la pièce, cette dernière sera évoquée sous « la Compagnie »)
Morris Troper, directeur européen de l'American Jewish Joint Distribution Committee
Herbert Emerson, employé du Comité international pour les réfugiés politiques
Luis Clasing, directeur de la filiale cubaine de la Compagnie
Robert Hoffman, son adjoint
Laredo Bru, président de Cuba
Manuel Benitez Gonzales, ministre cubain de l'Immigration
Juan Remos, ministre cubain des Affaires étrangères
Le capitaine Gomez
Le commandant Garcia, chef de police de La Havane
Joshua Wright, ambassadeur américain à Cuba
Lawrence Berenson, avocat du Jewish Joint Distribution Committee

Henry Morgenthau, ministre des Finances des États-Unis d'Amérique
Cordell Hull, ministre des Affaires étrangères des États-Unis d'Amérique
Joseph Kennedy, ambassadeur américain en Grande-Bretagne
Un secrétaire d'État britannique

Un photographe à Hambourg
Un policier à La Havane
Un photographe sur l'île des Pins
Le général Fulgencio Batista

Schiendick, seul. Il s'adresse au public.

Schiendick. — Bonsoir, je me présente. Je m'appelle Otto Schiendick et je suis nazi. *(Un temps.)* Non, pas au sens figuré. Je ne veux pas dire que je suis nationaliste et que je n'aime pas les Juifs, même si c'est une évidence. Je suis littéralement un nazi, membre du NSDPA, numéro 10 653 274. Mon métier, c'est steward en deuxième classe à bord du paquebot St. Louis, qui appartient à la compagnie Hapag. Ce n'est pas un métier de rêve, mais pas d'inquiétude, je vais gravir les échelons, je ne suis pas nazi pour rien. Je suis le chef de la section locale du parti nazi à bord. Vous l'ignorez sans doute, mais les bateaux ont leur propre section locale. J'ai fait arrêter l'ancien capitaine. Il a dit quelque chose que je ne tiens pas à répéter au sujet de notre Führer, maintenant il est en camp de concentration. Le nouveau capitaine, un type rigide que je n'apprécie pas du tout, sait au moins à quoi s'en tenir. *(Un temps.)* Nous sommes en 1939. Tout de suite, vous vous estimez heureux, n'est-ce pas, de ne pas avoir connu cette époque. La grâce d'une naissance postérieure, bla-bla-bla, la grâce qui vous épargne la question de savoir si vous êtes quelqu'un comme moi. Parce que je suis vraiment un sale type. Mais pas la version intéressante, démoniaque. Non, je suis un pauvre minable envieux qui a soudain la possibilité de se venger. Et vous, touché par la grâce d'une naissance postérieure, vous êtes peut-être en train de vous demander : « Qui sait comment j'aurais agi ? » Je vais vous avouer quelque chose : si vous ne le savez vraiment pas, alors vous le savez déjà. Vous auriez agi comme moi. *(Un temps.)* Cette histoire est vraie. Nous avons tous existé. Y compris moi, Otto Schiendick. Et maintenant nous sommes tous morts, peu importe de quel bord nous étions. Sauf que ce n'est pas égal. Ça importe toujours, de quel bord on est.

***

Le bureau hambourgeois d'Holthusen, le directeur de la Compagnie. Devant lui, le capitaine Gustav Schröder en uniforme.

HOLTHUSEN. — Cher monsieur Schröder, il faut qu'on parle.

SCHRÖDER. — En effet, monsieur le consul. Je suis censé commander le St. Louis, mais je suis déjà en train de perdre le contrôle du bateau. Des éléments aux motivations politiques se sont infiltrés de tous les côtés. Mon steward Schiendick...

HOLTHUSEN. — Le St. Louis ne va pas faire une traversée normale. Ce sera un voyage spécial. Nous sommes complets.

SCHRÖDER. — Complets ?

HOLTHUSEN. — Cela vous étonne, n'est-ce pas ? Un millier de passagers ! Un voyage spécial, un accord spécial. Un marché qu'on a pu conclure. Concernant... des Juifs.

SCHRÖDER. — Pardon ?

HOLTHUSEN. — Des réfugiés. Pas d'inquiétude. Des gens tout à fait normaux. Ils veulent quitter l'Allemagne et le ministère a décidé d'autoriser leur départ.

SCHRÖDER. — Comme ça ?

HOLTHUSEN. — Qu'est-ce que j'en sais, c'est de la politique, cela ne nous intéresse pas. Nous gérons une compagnie de transport maritime et elle a besoin de commandes !

SCHRÖDER. — Dans ce cas, il est d'autant plus urgent de lutter contre l'infiltration de l'équipage ! Je ne peux pas remplir un bateau de réfugiés juifs tout en ayant des éléments qui harcèlent mes passagers !

HOLTHUSEN. — Bah, pas besoin d'en faire tout un ciné...

SCHRÖDER. — Ce n'est pas du cinéma, monsieur le consul ! Quant à mon steward, le chef de la section locale, il est visiblement prêt à...

HOLTHUSEN. — N'en parlons plus.

SCHRÖDER. — Mais il faut qu'on en parle !

HOLTHUSEN. — Non, capitaine Schröder, il ne faut pas, et on ne doit pas non plus !

***

Sur la passerelle du St. Louis dans le port de Hambourg. Babette Spanier et son mari Fritz, dans leurs plus beaux vêtements. Ils s'adressent au public.

BABETTE SPANIER. — Un vieil ami de famille nous a conduits jusqu'au quai. Il s'avéra qu'il faisait partie de la SS, il avait un chauffeur et une voiture avec des fanions à croix gammées. Comme c'est bizarre, m'a dit mon mari. Mon mari, le Dr. Spanier, le célèbre médecin. Il ne m'aimait plus, nous le savions tous les deux, mais c'était un type correct, il a tout fait pour qu'on puisse quitter le pays à quatre, lui, moi et nos deux filles, après six années de persécutions. L'ami qui nous a conduits jusqu'au quai a dit deux fois : « Vous êtes des gens convenables. Vous n'êtes pas comme les autres. » Il voulait dire les autres Juifs, vous n'êtes pas comme ça, voilà pourquoi il nous a conduits lui-même jusqu'au quai. Pour qu'il ne vous arrive rien, a-t-il dit. Nous l'avons remercié, évidemment. Nous nous étions faits beaux.

FRITZ SPANIER. — Car nous avions encore notre dignité. Nous ne voulions pas ressembler à de pauvres réfugiés. *(Aaron Pozner entre en scène. Il a le crâne rasé et l'air exténué. Ses vêtements sont déchirés, il a le visage en sang. Fritz Spanier, désignant Pozner :)* Nous ne voulions pas ressembler à... un type comme lui.

POZNER, *au public.* — J'ai passé deux semaines à Dachau. On m'a souvent tabassé, j'ai failli mourir de faim. Ma famille s'est planquée, ma femme et mes deux enfants, je suis professeur d'hébreu, je ne peux plus en vivre, bien sûr. J'ai réservé cette traversée pour moi avec mes dernières économies. C'est la seule chose que je puisse faire pour ma famille. Là-bas, je pourrai travailler, gagner de l'argent et les faire venir d'une façon ou d'une autre. C'est mon espoir. Le seul. Qui sait si ce sera possible. En allant au port, je me suis fait battre par des types de la Gestapo. On voit à mon crâne

rasé que j'étais en camp. Je me suis caché dans une décharge pour la nuit. Du coup, je sens mauvais. *(Un temps.)* Je m'appelle Aaron Pozner. N'étant pas des personnages inventés, nous ne sommes pas tenus de ménager le suspense. Je ne reverrai jamais ma femme ni les enfants. Seul mon journal me survivra. Voilà pourquoi on connaît mon histoire.

Max Loewe et sa femme Elise entrent en scène. Ils s'adressent au public.

MAX LOEWE. — Je m'appelle Max Loewe, je suis avocat, et voici ma femme Elise. J'étais en camp de concentration, je boite depuis. Nous avons réservé cette traversée, mais je ne pense pas qu'ils nous laisseront fuir. Ils font comme si, mais ils ne le feront pas, nous ne quitterons jamais l'Allemagne. Je le sens.

ELISE LOEWE. — Je ne voulais pas partir. Je ne connais que l'Allemagne. Qu'est-ce que j'irais faire ailleurs ? J'ai toujours cru que cela passerait comme une vision d'horreur. Mais je me suis rendue compte que Max n'était plus le même. Et que si nous n'émigrions pas, il allait mourir.

MAX LOEWE. — Au fait, je vais survivre. De la façon la plus étrange qui soit. Je vais survivre parce que j'atteins le point où je veux vraiment mourir. Vous allez voir.

Un homme muni d'un appareil photo entre en scène.

BABETTE SPANIER. — Il y avait des photographes au port. Pendant que nous montions à bord, ils ont fait des photos. Surtout de moi, de mon mari et de nos filles parce que nous étions bien habillés. Le *Stürmer* les a publiées sous le titre : « Une comédie diabolique ».

MAX LOEWE, *dépliant un journal et lisant à voix haute*. — « Émigrants juifs en larmes sur un paquebot transatlantique. Tout va très bien pour eux. Mais à l'étranger, ils jouent les pauvres Juifs innocents et persécutés. »

Le photographe les éblouit sans arrêt avec le flash. Le capitaine Schröder entre en scène.

SCHRÖDER, *au photographe*. — Qu'est-ce que vous faites ?